

Angela Davis

Femmes, race et classe

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR DOMINIQUE TAFFIN-JOUHAUD

ÉDITIONS ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original:

WOMEN, RACE AND CLASS

Copyright © 1981 by Angela Y. Davis.

This translation is published by arrangement with Random House,
an imprint and division of Penguin Random House LLC.

© Zulma, 2022, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson

Maquette intérieure : Laure Schaufelberger

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Femmes, race et classe*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.

www.zulma.fr

*À ma mère,
Sallye B. Davis*

Sommaire

1. L'héritage de l'esclavage: éléments pour une autre approche de la condition de femme	II
2. Le mouvement anti-esclavagiste et la naissance des droits des femmes	39
3. Les questions de race et de classe au début du mouvement pour les droits des femmes	55
4. Le racisme dans le mouvement pour le vote des femmes	81
5. Les femmes noires et la fin de l'esclavage	99
6. Du côté des femmes noires: éducation et libération	113
7. Le vote des femmes au début du siècle: la montée du racisme	125
8. Les femmes noires et le mouvement des clubs	143
9. Ouvrières, femmes noires et histoire du mouvement pour le droit de vote	155
10. Les femmes communistes	169
11. Le viol, le racisme et le mythe du violeur noir	191
12. Racisme, contrôle des naissances et libre maternité	223
13. Du côté de la classe ouvrière: vers le déclin du travail domestique	245
<i>Notes</i>	271
<i>Remerciements</i>	299

1

L'héritage de l'esclavage : éléments pour une autre approche de la condition de femme

Lorsque Ulrich B. Philipps déclara en 1918 que l'esclavage dans les vieux États du Sud avait marqué les sauvages d'Afrique et leurs descendants américains du sceau illustre de la civilisation¹, cet éminent universitaire entama un débat interminable et passionné. Plusieurs dizaines d'années passèrent, le débat s'amplifia et les historiens se vantèrent tous d'avoir déchiffré l'énigme de cette « curieuse institution ». Parmi toutes ces thèses académiques, on aurait cherché en vain une étude consacrée aux *femmes* esclaves. L'éternelle question du « libertinage des femmes noires » ou de leurs tendances « matriarcales » ne faisait qu'obscurcir leur condition au lieu de l'éclairer. Herbert Aptheker est l'un des rares historiens qui ait tenté de les comprendre en se fondant sur des éléments plus réalistes².

Au cours des années 1970, la polémique reprit avec plus d'ardeur. Eugène Genovese publia *Roll, Jordan, Roll: The World the Slaves Made*³. John Blassingame écrivit *The Slave Community*⁴. Le maladroit *Time on the Cross*⁵, de Fogel et Engerman, et l'énorme *Black Family in Slavery and Freedom*⁶, de Herbert Gutman, vinrent compléter cette collection. Stanley Elkins apporta sa contribution à ce regain d'intérêt en publiant une édition remaniée de sa thèse de 1959,

*Slavery*⁷. Mais, en dépit de cette profusion d'ouvrages, il manque visiblement un travail sur l'esclavage des femmes : ceux d'entre nous qui attendaient impatiemment une étude sérieuse sur les esclaves noires restent insatisfaits. Il n'est pas plus réconfortant de s'apercevoir qu'à l'exception des traditionnelles dissertations sur « le libertinage ou le mariage », et sur les « rapports sexuels consentis ou forcés avec des Blancs », les auteurs de ces nouveaux livres accordent très peu d'attention aux problèmes des femmes.

Parmi les études récentes, l'enquête d'Herbert Gutman sur la famille noire est la plus instructive. Ses documents témoignent de la vitalité de la famille face aux traitements inhumains qui allaient de pair avec l'esclavage. Gutman détrône ainsi la thèse du matriarcat noir popularisée en 1965 par Daniel Moynihan et ses collègues⁸. Cependant, comme ses commentaires sur les femmes esclaves insistent généralement sur leur goût du travail ménager, il faut en conclure qu'elles ne différaient de leurs sœurs blanches que par la frustration domestique liée à l'esclavage. D'après Gutman, le code de l'esclavage accordait aux femmes une grande liberté sexuelle avant le mariage, mais elles finissaient par établir des unions durables et fonder des familles qui reposaient autant sur la contribution financière du mari que sur la leur. Les arguments de Gutman contre la thèse matriarcale sont très précieux, parce que convaincants et étayés par de sérieux documents, pourtant son ouvrage aurait eu un impact beaucoup plus grand s'il avait exploré concrètement le rôle multidimensionnel des femmes noires dans la famille et la communauté noire tout entière.

L'historien ou l'historienne qui orientera sa recherche sur les expériences des femmes esclaves rendra un service inestimable à l'histoire. Il ne faut pas seulement envisager une

telle enquête sous l'angle de la vérité historique, car certaines leçons de ce passé éclairent d'un jour nouveau les luttes actuelles d'émancipation des femmes noires et de toutes les femmes. En tant que profane, je ne peux que suggérer une nouvelle étude de l'histoire des esclaves noires.

Les femmes noires ont toujours été plus nombreuses à travailler à l'extérieur que leurs sœurs blanches⁹. Pour elles, l'importance actuelle du travail découle d'une structure établie dès le début de l'esclavage. Le travail forcé éclipsait tous les autres aspects de leur vie. C'est donc à travers leur rôle de travailleuses qu'il faut appréhender leur histoire.

Le système esclavagiste définissait les Noirs comme une marchandise humaine. Puisque les femmes étaient considérées comme des unités de travail productrices de profit au même titre que les hommes, leurs propriétaires n'établissaient aucune différence entre les sexes. Un universitaire affirme : « La femme esclave était la servante perpétuelle de son propriétaire et, fortuitement, épouse, mère et femme au foyer¹⁰. » Si l'on se réfère aux tendances de la nouvelle idéologie de la féminité au XIX^e siècle, la glorification des mères nourricières, douces compagnes et maîtresses de maison transformait les femmes noires en anomalies.

Bien que ces dernières aient peu profité de cette douteuse idéologie, on admet parfois que l'esclave type était domestique, cuisinière, servante ou nourrice des enfants de la « grande maison ». L'oncle Tom et Sambo ont toujours eu de fidèles compagnes, tante Jemina ou la Nounou noire, stéréotypes qui prétendaient définir l'essence des femmes asservies. Comme c'est souvent le cas, la réalité est diamétralement opposée au mythe. À l'exemple des hommes de leur communauté, elles travaillaient très souvent aux champs. Tandis que les états frontaliers transformaient sans doute

la majorité des esclaves en domestiques, le Sud, creuset de l'esclavagisme, produisait surtout des ouvriers agricoles. Vers le milieu du XIX^e siècle, sept esclaves sur huit, hommes et femmes confondus, étaient aux champs¹¹.

Tout comme les garçons en âge de travailler, les filles devaient creuser la terre, cueillir le coton, couper la canne à sucre et récolter le tabac. Une vieille femme décrivit dans les années 1930 son apprentissage dans une plantation cotonnière en Alabama.

On vivait dans de vieilles cabanes en rondins, en bouchant les fissures avec de la boue et de la mousse, quand on pouvait. On n'avait pas de bons lits, juste des échafaudages cloués aux murs et une vieille literie en lambeaux. Sûr que c'était dur pour dormir, mais ça reposait quand même nos carcasses épuisées par ces longues journées aux champs. Je m'occupais des enfants quand j'étais petite et j'essayais de faire le ménage comme le disait la maîtresse. Quand j'ai eu dix ans, le maître a dit : « Envoyez-moi cette négresse dans le champ de coton¹². »

L'expérience de Jenny Proctor est caractéristique. De l'aube au crépuscule, la plupart des filles et des femmes, la plupart des garçons et des hommes trimaient dur. Quand il s'agissait de travail, le fouet savait mieux mesurer la force et la productivité que la différence de sexe. En ce sens, l'oppression des femmes était identique à celle des hommes.

Elles connaissaient pourtant d'autres formes d'oppression, les agressions sexuelles et autres traitements barbares qui leur étaient réservés. L'attitude des propriétaires était opportuniste. Lorsqu'il était question de travail, rien ne différençait la force et la productivité d'un homme ou d'une femme, mais lorsqu'il s'agissait d'exploiter, de punir ou de

brimer un être, les femmes étaient renvoyées à des rôles exclusivement féminins.

Quand l'abolition de la traite internationale des Noirs commença de menacer la jeune et dynamique industrie du coton, la classe esclavagiste fut obligée de s'en remettre à la reproduction naturelle pour augmenter sa population de domestiques. La capacité reproductrice des femmes esclaves fut donc primée. Pendant les décennies qui précédèrent la guerre de Sécession, elles furent de plus en plus jugées en fonction de leur fécondité (ou de leur stérilité). Celles qui pouvaient produire dix, douze, quatorze enfants ou plus devenaient un trésor enviable. Mais leur statut de mère ne leur attira pas plus de respect que le statut de travailleuse. Le culte de la maternité, certes très populaire au XIX^e siècle, ne s'appliquait pas à elles. En fait, aux yeux des esclavagistes, les Noires n'étaient pas des mères ; elles étaient simplement des instruments de renouvellement de la main-d'œuvre. Elles étaient seulement des ventres, du bétail, dont la valeur était fonction de leurs capacités à se multiplier.

Puisque les femmes noires sortaient de la catégorie des « mères » pour entrer dans la catégorie des « reproductrices », on pouvait, comme aux vaches, prendre leurs petits et les vendre comme des veaux. Un an après l'arrêt de l'importation d'Africains, un tribunal de Caroline du Sud décréta que les femmes esclaves n'avaient aucun droit sur leur progéniture. Cette décision permettait d'enlever les enfants et de les vendre à n'importe quel âge parce que « les petits des esclaves [...] sont traités comme les autres animaux¹³ ».

En tant que femmes, les esclaves étaient naturellement en butte à toutes sortes de contraintes sexuelles. Si, pour les hommes, les châtiments les plus violents étaient le fouet, la mutilation, les femmes étaient violées par-dessus le marché.

En fait, le viol exprimait clairement la domination économique du propriétaire d'esclaves et l'autorité du surveillant sur les travailleuses noires.

Les mauvais traitements réservés aux femmes facilitaient ainsi l'exploitation de leur travail qui obligeait les propriétaires à abandonner leurs préjugés sexistes, sauf en matière de répression. Puisque les Noires n'étaient pas des « femmes » selon la norme, le système esclavagiste décourageait la phallocratie chez les hommes noirs. Maris et femmes, pères et filles étaient tous placés sous la tutelle absolue des maîtres. En favorisant la phallocratie, on aurait dangereusement menacé le pouvoir. Par ailleurs, puisque les travailleuses noires n'étaient considérées ni comme des représentantes du « sexe faible » ni comme des « maîtresses de maison », les hommes noirs ne pouvaient revendiquer le titre de « chef de famille » ni même subvenir à leurs besoins matériels. En fin de compte, hommes, femmes et enfants « entretenaient » la classe esclavagiste.

Dans les plantations de coton, de tabac, de maïs et de canne à sucre, femmes et hommes travaillaient côte à côte. Un ancien esclave raconte :

La cloche sonne à 4 heures du matin et on a une demi-heure pour se préparer. Tout le monde commence en même temps ; les femmes doivent travailler au même rythme que les hommes et accomplir les mêmes tâches¹⁴.

La plupart des propriétaires avaient inventé des systèmes permettant de calculer le travail de l'esclave en fonction du rendement moyen qu'ils exigeaient. Ainsi, la productivité des enfants était évaluée au quart du rendement d'un adulte. Les femmes étaient soumises au rendement maximum, sauf quand elles faisaient fonction de « reproductrices » ou de

« nourrices », ce qui les dispensait parfois d'une petite partie du travail¹⁵.

Évidemment, les propriétaires cherchaient à encourager la « reproduction » en favorisant des naissances très rapprochées. Mais ils n'allèrent jamais jusqu'à exempter les femmes enceintes et les jeunes mères du travail agricole. Beaucoup de mères étaient contraintes de laisser les tout-petits par terre, près de l'endroit où elles travaillaient ; mais certaines refusaient de les abandonner et essayaient de suivre un rythme normal avec leur bébé sur le dos. Un ancien esclave décrit cette pratique en parlant de sa plantation :

Une jeune femme n'avait pas laissé son enfant au bout de la rangée et avait fabriqué dans une toile grossière une sorte de sac rudimentaire qui lui permettait d'attacher le tout-petit sur son dos ; de cette manière, elle le portait toute la journée et elle binait avec les autres¹⁶.

Dans d'autres plantations, les femmes laissaient leur bébé à la garde des enfants ou des vieillards inaptes aux travaux pénibles. Comme elles ne pouvaient les allaiter régulièrement, leurs seins congestionnés les torturaient. Dans l'une des histoires d'esclaves très populaires de l'époque, Moses Grandy raconte la condition effroyable des mères :

Dans la plantation dont je parle, celles qui allaitaient souffraient de leurs seins gonflés de lait, car les petits restaient à la maison. Elles ne pouvaient suivre le rythme des autres travailleurs ; j'ai vu le surveillant les fouetter avec des lanières de cuir, si fort que le sang et le lait coulaient ensemble de leurs seins¹⁷.

Les femmes enceintes étaient non seulement contraintes d'accomplir un travail normal aux champs, mais elles rece-

vaient aussi des coups de fouet quand leur rendement journalier était trop faible ou lorsqu'elles protestaient « impudemment » contre le traitement qu'on leur infligeait.

Une femme enceinte qui commet une faute doit se coucher au-dessus d'un trou à sa taille. Alors on la fouette ou on la frappe avec un battoir troué : chaque coup provoque une blessure. Une de mes sœurs fut frappée si durement que les contractions commencèrent et que l'enfant naquit dans le champ. Ce même surveillant, Brooks, a tué ainsi une jeune femme, Mary. Ses parents étaient dans le champ¹⁸.

Si les femmes enceintes étaient traitées avec plus de douceur dans certaines plantations ou certains domaines, c'était rarement pour des raisons humanitaires ; les propriétaires appréciaient tout simplement la valeur d'un petit esclave comme celle d'un jeune veau ou d'un poulain.

Avant la guerre de Sécession, lorsque le Sud commença à s'industrialiser timidement, le travail des esclaves complétait et concurrençait souvent celui des hommes libres. Les industriels qui avaient des esclaves donnaient le même ouvrage aux hommes, aux femmes et aux enfants, et quand les planteurs et les fermiers louaient leur main-d'œuvre, il y avait autant de demande en femmes et en enfants qu'en hommes¹⁹.

Les femmes et les enfants représentaient un groupe très important dans la plupart des usines textiles, de chanvre ou de tabac [...]. Ils travaillaient souvent dans des industries « lourdes » comme les raffineries, les usines sucrières et les rizeries [...]. D'autres industries lourdes comme les entreprises de transport ou d'exploitation forestière en employaient beaucoup²⁰.

Les femmes n'étaient jamais trop « féminines » pour travailler dans les mines de charbon, les usines métallurgiques, pour remplacer les bûcherons ou les terrassiers. Le canal Santee, en Caroline du Nord, fut creusé par autant de femmes que d'hommes esclaves²¹ ; elles participèrent aussi à la construction de digues en Louisiane et à l'installation de nombreuses voies ferrées encore en service dans le Sud²².

L'utilisation des femmes comme bêtes de somme dans les mines du Sud²³ rappelle l'horrible exploitation de la main-d'œuvre féminine en Angleterre, telle qu'elle est décrite par Karl Marx dans *Le Capital*.

En Angleterre, on se sert encore, le long des canaux, de femmes au lieu de chevaux pour le halage, parce que les frais des chevaux et des machines sont des quantités données mathématiquement, tandis que ceux des femmes rejetées dans la lie de la population, échappent à tout calcul²⁴.

Comme leurs homologues britanniques, les industriels du Sud reconnaissent le caractère rentable de l'affaire : le travail des femmes esclaves était bien plus rentable que celui des hommes, libres ou non. Elles « coûtaient moins cher en capital et en entretien que des hommes dans la force de l'âge²⁵ ».

Les femmes noires qui devaient se montrer aussi « masculines » que les hommes au travail ont profondément souffert pendant l'esclavage. Sans nul doute certaines en sont mortes, cependant la plupart ont survécu et ont acquis ces qualités « tabou » selon l'idéologie de la féminité au XIX^e siècle. Un voyageur de passage dans le Mississippi décrit un groupe d'esclaves rentrant des champs.

Une quarantaine de femmes d'une taille et d'une force surprenantes ; toutes portaient la même robe bleue à carreaux ; jambes et pieds nus, elles s'avançaient fièrement, la houe sur l'épaule, d'un pas libre et vigoureux, comme une troupe en marche²⁶.

Il est peu probable que ces femmes aient exprimé l'orgueil d'un travail accompli sous la menace constante du fouet. Néanmoins, elles devaient être conscientes de leur formidable pouvoir : leur capacité à produire et à créer. En effet, d'après Marx « le travail est le feu vivant, qui met en forme. Il est le caractère éphémère et transitoire des choses²⁷ ». Il est possible que ces observations soient teintées de racisme paternaliste ; dans le cas contraire, ces femmes avaient peut-être appris à trouver dans l'oppression la force de lutter contre la déshumanisation quotidienne de l'esclavage. La prise de conscience de leur résistance physique avait probablement éveillé un désir de défendre leurs propres droits, leur famille et leur peuple.

Les premières expériences de mécanisation antérieures à la guerre de Sécession furent suivies d'une industrialisation générale qui priva beaucoup d'Américaines blanches de l'expérience productrice. Les usines textiles avaient rendu les rouets inutiles. Tout le matériel de fabrication des chandelles avait été relégué dans les musées, aux côtés de nombreux outils autrefois utiles à la production des biens nécessaires à la famille. Comme les nouveaux magazines féminins et les récits romanesques vantaient une idéologie de la féminité inspirée par l'industrialisation, les femmes blanches furent totalement dissociées du monde de la production. L'industrie capitaliste introduisit un clivage entre l'économie domestique et l'économie sociale qui vint renforcer le sentiment de l'infériorité féminine. Dans la propagande dominante,

le mot « femme » devint synonyme de « mère » et de « maîtresse de maison », et ces fonctions étaient définies comme inférieures. Mais ce vocabulaire n'était jamais employé chez les Noires asservies. Les aménagements économiques de l'esclavage contredisaient cette nouvelle idéologie au niveau de la hiérarchie sexuelle. Les relations hommes-femmes dans la communauté esclave ne pouvaient donc s'intégrer à l'idéologie dominante.

Il s'est souvent trouvé des gens pour affirmer avec les propriétaires d'esclaves que la famille noire présentait une structure matrilocale. L'état civil des plantations omettait le nom du père et n'enregistrait que celui de la mère, et dans tout le Sud, la législation adopta le principe du « *Partus sequitur ventrem* » (l'enfant suit la mère). Telle était la volonté des propriétaires, pères de nombreux esclaves. Mais ces lois régissaient-elles également les rapports entre les esclaves ? La plupart des historiens et des sociologues admettent que le refus du maître à reconnaître sa progéniture a provoqué la création d'un ordre matriarcal par les esclaves eux-mêmes.